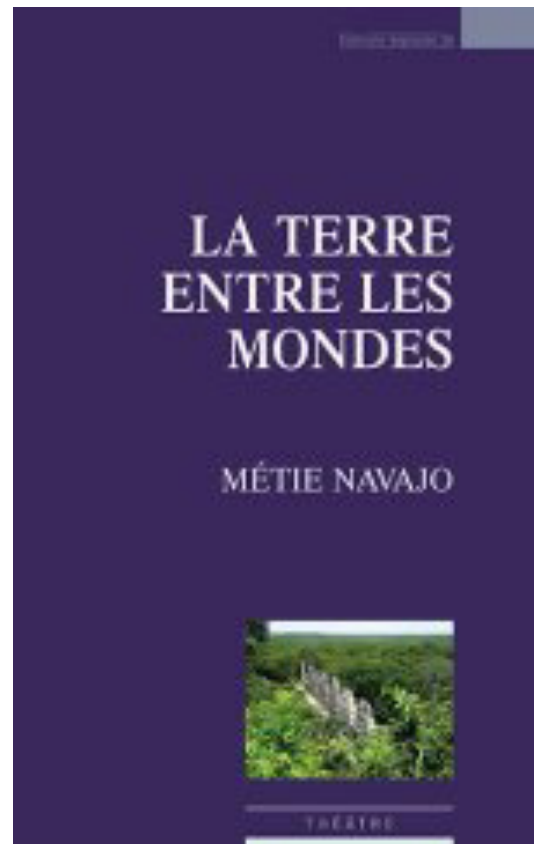


# La Terre entre les mondes

Métie Navajo



 **COMÉDIE DE CAEN**

Prix Godot 2022



Dans une région reculée du Mexique, dans les terres, à plusieurs heures de route d'une grande ville en bord de mer.

À l'orée d'une forêt habitée de toucans, cerfs, jaguars, pumas, tapirs, pécaris, dindons sauvages, singes, où la végétation a recouvert les vestiges de cités mayas antiques, se trouve le village maya de la famille de Cecilia. Cecilia, son père, Abuela sont hispanophones et de langue maya. Le Père siffle souvent, c'est une manière d'appeler le vent.

Au milieu de vastes plantations de soja transgénique, encadrée d'un jardin bien tenu, se trouve la maison de la famille d'Amalia. Amalia, sa sœur Katrin, leurs parents, parlent une langue européenne ancienne qu'ils ont importée sur ce continent, et l'espagnol, avec un accent\*.

À la jonction de ces deux espaces, se dresse une grande croix métallique oxydée, dont le christ est tombé longtemps avant, dit-on, dissimulant de manière visible ou non une antenne de radio pour les petits avions qui de temps à autre se posent sur un chemin déboisé dans la forêt.

Il n'y a pas lieu de distinguer l'espace des vivants de celui des morts. Peut-être l'espace du rêve enveloppe-t-il l'ensemble.

La question des univers linguistiques, de la matière sonore, est essentielle dans la pièce. Quand les langues maya ou afrikaans sont utilisées, les termes peuvent être traduits à l'intérieur de la réplique même du personnage. On trouvera l'ensemble des traductions du maya, de l'afrikaans et de l'espagnol dans l'appendice. Les traductions en maya ont été faites par Josué Maychi. Les traductions en afrikaans ont été vérifiées par Sonia Maric. Les traductions depuis l'espagnol vers le français ont été faites par l'autrice.

---

\* Les habitants des communautés religieuses mennonites qui ont inspiré ces personnages parlent une langue proche du bas néerlandais, qui n'est parlée nulle part ailleurs, et qui est peu accessible. Dans la pièce, il s'agit d'afrikaans (se reporter à l'appendice).





1.

---

*À la jonction des espaces.*

ABUELA. – Ces gens-là viennent de loin, du continent d'Hernan Cortès et Cristobal Colon. Mais pas de l'Espagne ; plus au nord. Et des siècles plus tard. Ils disent qu'ils ont été persécutés chez eux, parce qu'ils ne pratiquaient pas la religion chrétienne dans les règles. Ils ont souffert, ils ont cherché des régions calmes où vivre en paix, ils ont pris des bateaux vers l'Amérique, un jour ils sont arrivés dans ce pays : Mexique.

On dit qu'il y a des régions calmes au Mexique, les plus éloignées des États-Unis, et les plus proches de Dieu. Là où la terre ne crache pas de feu, et ne tremble pas sous les pieds, là où la grande forêt entoure les vieilles cités mayas, avec à peine quelques touristes pour venir écouter le cri des singes perchés en haut des temples... Et à part ça il n'y a rien, c'est-à-dire, il y a nous, c'est-à-dire personne.

Ils ne sont pas venus nous coloniser, nous l'étions déjà. Ils ne sont pas venus répandre leurs maladies, ou leurs connaissances, ou leurs religions. Tout ça a déjà été fait. Ils ont de l'argent pour acheter des permis, avec les permis ils achètent la forêt, avec la forêt ils font des champs de soja. Ils font en deux heures ce que nous faisons en deux mois. Quand ils ont trop de travail, ils nous en donnent un peu. Nous disons merci.

Aucun instituteur n'oblige leurs enfants à apprendre l'espagnol, leurs enfants ne vont pas à l'école.



Ils parlent une langue qu'ils sont les seuls à parler, une très vieille langue de leur continent.  
Comme certains d'entre nous parlent encore une langue que nous sommes seuls à parler, une très vieille langue de ce continent.

Ils ne veulent pas vivre comme tout le monde : dans les villes ils seraient trop loin de Jésus  
alors ils ont trouvé des petits plis dans le territoire comme des rides sur un visage  
où ils font croître leurs communautés  
dans la région la plus tranquille du Mexique, là où il n'y a rien ; un peu de forêt, quelques singes  
et nous,  
c'est-à-dire personne.

*Le Père va chercher un cercueil vide, le pose sur la scène.*

*Cecilia entre, se tient à côté du cercueil.*

*Murmure une prière.*

*Le Père ouvre le cercueil, Abuela entre dedans.*

2.

---

*Jardin devant la maison d'Amalia.*

*Cecilia arrive, appelle.*

*Sortent de la maison la Mère puis ses deux filles qui s'arrêtent chacune d'un côté de la mère. Elles portent toutes les trois la même robe longue à manches longues d'étoffe assez grossière. Elles sont coiffées de la même façon. Elles sont trois âges de la même femme.*

*Silence.*





CECILIA. – Bonjour madame, mesdemoiselles, bonjour.

*Silence.*

Pardon de vous déranger.  
Madame.

*Silence.*

Je cherche du travail. Est-ce qu'il y a du travail ici ? On m'a dit qu'il y aurait peut-être du travail.

*Silence.*

Pardon de vous déranger. Je peux tout faire. Travailler la terre. M'occuper du jardin. Des animaux. Couper du bois. Et aussi nettoyer la maison, faire la cuisine...

*Chuchotements des deux filles. La Mère leur fait signe de se taire.*

LA MÈRE, *avec un fort accent.* – Non, merci.

CECILIA. – Vous êtes sûre ? Je suis une fille mais je connais bien le travail, depuis petite je travaille avec mon père à la plantation de maïs, en plus d'aider aux tâches ménagères. Vous, vous avez tellement de soja à récolter, vous devez avoir besoin d'aide.

*Silence.*

Vous ne voulez pas demander à votre mari ?

LA MÈRE. – Il n'est pas là, pas à la maison. Je vais lui dire.

CECILIA. – Merci beaucoup madame.  
Dites lui bien que je peux tout faire.

*Chuchotements des jeunes filles qui regardent Cecilia partir.*



3.

*Village de Cecilia. Devant une maison, entourée d'un terrain laissé libre, où poussent des plantes aux fleurs éclatantes, quelques grands arbres fruitiers : manguiers, cocotiers dont les fruits sont si hauts que personne n'arrive plus à les cueillir.*

LE PÈRE. – Ils ont toujours besoin d'aide sur leurs plantations, elles sont immenses. Soja, sorgho à perte de vue. Avant il y avait des arbres. Comment ils ont eu les permis pour arracher tous les arbres ? Pour l'arbre mort du cercueil de la vieille on m'a dit qu'il fallait demander un permis à cause de la protection de la nature. C'est de moi que la nature doit se protéger ? Ils ne font que creuser, trancher, enfoncer, labourer, gaver d'engrais, arroser de pesticides. Ils n'ont pas d'autre idée en voyant la terre que de l'épuiser. Ta grand-mère est morte d'un cancer des pesticides, comme les autres, mais au moins elle était vieille. Moi aussi j'utilise le glyphosate, comment je m'en sortirais sinon ? Arracher moi-même toutes les mauvaises herbes ? Je suis trop vieux. Il n'y a plus que toi qui restes et tu vas partir. Mais notre maïs, celui qu'on mange à la maison, tant qu'il donnera quelques graines à planter, jamais il ne sera transgénique. Le transgénique c'est pour vendre au marché. (*Il siffle.*) Et quand la terre n'a plus rien à donner, ils partent en chercher d'autres ailleurs, leur monde est très grand, et nous, nous restons avec la terre nue et morte comme cimetière.

CECILIA. – Je ne vais pas partir papa.

LE PÈRE. – Les hommes qui sont arrivés l'autre jour en disant que notre parcelle était à eux, ils vont faire la même chose. Je l'avais laissée au repos cette parcelle, avec seulement de vieux arbres dessus, des arbres qui rendent la



terre forte, un jour ils arrivent, ils disent que cette terre est à eux et la première chose qu'ils font c'est l'encercler de barbelés. Mais cette parcelle a toujours été celle du village ; comment elle pourrait être à eux ? Ils disent : vous avez des documents ? Je dis non, nous n'avons pas de documents, ici c'est comme ça, tout le monde sait, on sait aussi lire et écrire, mais on ne fait pas de documents. Ils disent : eh bien nous avons des documents officiels, des titres, des permis avec le tampon des autorités, nous avons acheté cette terre, voici les documents, et si ça ne te suffit pas, vieillard, nous avons aussi des armes. (*Il siffle.*) Notre région est tranquille, on dit que c'est la plus tranquille du pays, même les gens de la ville sont calmes comme l'eau de la mer, et la mer est un lac. J'ai dit : de toute façon je suis né pour mourir. Pourquoi crois-tu que je t'ai envoyée à l'école plus longtemps que tes frères ? Tu travailleras le temps qu'il faudra, puis tu partiras.

CECILIA. – Je n'aime pas travailler chez des étrangers.

LE PÈRE. – Ils vivaient ici bien avant ta naissance.

CECILIA. – Ils vivent comme des étrangers.

LE PÈRE. – Et nous ? Nous ne vivons pas ici comme des étrangers peut-être ? (*Il siffle.*) L'air est trop chaud. Le vent refuse de se lever ce soir. Je n'ai aucun argent pour toi, retournes-y, traverse la forêt, parcours leurs plantations, frappe à toutes les portes, il y a toujours une maison où les bras manquent. L'épandage, la récolte : ils ont des beaux tracteurs mais ils ont besoin de bras pour tout ce soja. Plus tard tu mourras d'un cancer comme tout le monde, et alors ? Avant on plantait ensemble le maïs, le haricot et la courge. Elles poussent bien ensemble, leurs tiges s'enlacent. On dit que bientôt un train passera à travers la forêt pour transporter le bois, les touristes, le soja. À quoi sert le soja ? À nourrir les bêtes, ou les enfants chinois. Tu es la dernière, celle qui doit rester auprès de ses parents pour les accompagner jusqu'à la mort, et pourtant tu partiras, je le sais.

